BARAL Anna. — Bad Guys, Good Life : An
Ethnography of Morality and Change in Kisekka
Market (Kampala, Uganda)

Yvan Droz

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/30572>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.30572

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2020

Pagination : 439-440

ISBN : 978-2-7132-2828-5

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Yvan Droz, « BARAL Anna. — Bad Guys, Good Life : An Ethnography of Morality and Change in Kisekka Market (Kampala, Uganda) », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 238 | 2020, mis en ligne le 15 juin 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/30572> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.30572>

Ce document a été généré automatiquement le 4 janvier 2023.

Tous droits réservés

BARAL Anna. — Bad Guys, Good Life : An Ethnography of Morality and Change in Kisekka Market (Kampala, Uganda)

Yvan Droz

RÉFÉRENCE

BARAL Anna. — Bad Guys, Good Life : An Ethnography of Morality and Change in Kisekka Market (Kampala, Uganda). Uppsala, Uppsala University, 2018, 321 p., bibl.

- 1 Cet ouvrage relate la destruction d'un marché à Kampala et le déguerpissement de vendeurs et autres « mauvais garçons » qui s'y trouvaient. Il s'agit donc de l'anthropologie d'une crise... et pourtant l'auteure se refuse à la considérer comme telle, puisqu'elle l'inscrit dans le quotidien de la vie urbaine de Kampala : pour Anna Baral, la crise est permanente... comme le pensait Trotski. En effet, elle nous montre de façon convaincante que la crise est bien le quotidien de ses interlocuteurs, petits commerçants, vendeurs informels de pièces détachées de voiture, « voleurs ou escrocs des rues, cuisinières, serveuses ou tenancières de restaurants de cette capitale de l'Afrique de l'Est. A. Baral souligne que la vie quotidienne dans le marché de Kisecka se vit au jour le jour, dans une incertitude constante quant à ce que l'avenir réserve aux différents protagonistes. Ainsi, la fermeture programmée du marché en raison — selon les autorités — de son aspect insalubre et de sa mauvaise réputation n'est qu'un événement qui s'ajoute aux incertitudes du quotidien qui enveloppent les couches sociales précaires de Kampala, comme ailleurs en Afrique.
- 2 Dans les premiers chapitres, l'auteure dresse le décor de ce marché et de l'annonce de sa fermeture. Elle évoque tout d'abord l'étymologie des termes émiqes qu'elle utilisera, puis s'attache à décrire la notion de « bonne vie » qui paraît guider les

pratiques morales de ses interlocuteurs, avant d'évoquer le renouveau de l'anthropologie de l'éthique et des moralités locales. Le deuxième chapitre revient sur la moralisation pudibonde de la vie politique en Ouganda, à l'instar d'autres pays d'Afrique de l'Est : sous le coup de la vague pentecôtiste et des *lobbies* nord-américains puritains, l'on observe des « paniques morales » qui conduisent à une criminalisation de l'homosexualité et des tenues vestimentaires « légères » en Ouganda. A. Baral décrit la perception qu'ont les autorités municipales ou gouvernementales du marché de Kisecka et en détaille la mauvaise réputation qui semble justifier sa destruction, au nom de la morale, de la salubrité et de la sécurité publique. Le troisième chapitre dresse le « panorama moral » de Kampala en évoquant son histoire coloniale et post-coloniale — si proches l'une de l'autre — comme si la décolonisation n'avait que changé la couleur de peau des puissants, comme le laissait entendre Franz Fanon il y a bien longtemps déjà... L'auteure conte ensuite l'histoire du marché de Kisecka, avant d'aborder les activités informelles qu'il abrite et d'en décrire les différents protagonistes. Le cinquième chapitre revient sur la moralisation de la vie politique qui affecte durement le marché, ainsi que sur la violence structurelle de la bureaucratie qui marginalise les vendeurs du marché.

- 3 Le chapitre six traite des émeutes et des violences urbaines qui émaillent la vie du marché de Kisecka et A. Baral rappelle qu'il est trompeur de ne considérer ses éléments que sous la forme de stratégies de résistance, alors qu'elles recouvrent également des pratiques quotidiennes du « faire avec » qui permettent aux acteurs du marché de vivre au jour le jour, tout en assurant leur estime de soi. La résurrection du royaume du Buganda, au début des années 2000, et son attachement à une moralité ganwa « traditionnelle » constituent le cœur du chapitre suivant : l'auteure y détaille les différentes facettes que peut prendre cette « identité » ganwa et ses expressions souvent contradictoires. On se trouve ici au centre d'un débat moral où l'enjeu est la définition de ce qu'est un homme de bien et l'on y pressent les oppositions que John Lonsdale a brillamment décrites pour les Kikuyus du Kenya central. Le huitième chapitre — sans doute l'un des plus riches — dévoile les différents enjeux de la construction des masculinités au sein du marché et montre qu'ici, comme ailleurs, la masculinité hégémonique se déploie plutôt au pluriel et qu'il convient d'en montrer les différents aspects, bien loin des classiques stéréotypes de genre qui affligent trop souvent les représentations occidentales de l'« Afrique ». Le dernier chapitre prend la forme d'une conclusion où l'auteure nous fait part de ses espoirs quant à l'avenir de ses interlocuteurs après la fermeture du marché qui, quatre ans plus tard, reste une zone vierge, barricadée, sans autres activités que la croissance des mauvaises herbes... La moralisation de la vie politique ougandaise qui a inspiré la fermeture du marché de Kisecka dissimulait — comme de coutume en Afrique de l'Est — l'*hubris* du profit du capitalisme des promoteurs immobiliers...
- 4 Si l'on peut louer les considérations réflexives de l'auteure, la qualité des descriptions et le souci du détail qui l'honorent, l'on peut regretter sa volonté de papillonner d'une théorie à l'autre, sans toujours approfondir les arguments qu'elle avance. Ainsi, l'on passe d'une critique — justifiée, mais pas nouvelle — de l'anthropologie des crises à une critique des stratégies de résistance — justifiée, mais pas nouvelle — au profit d'une anthropologie du quotidien (n'est-ce pas le cœur de la pratique anthropologique ?) à des considérations sur les études de genre et la construction des masculinités (intéressantes, mais toujours aussi papillonnantes) ou aux théories de l'économie informelle déjà discutées depuis des décennies. Il s'agit sans doute là des scories que

laisse le passage d'un manuscrit de thèse de doctorat foisonnant à un ouvrage publié, lorsqu'il convient d'en réduire le nombre de pages ou d'éliminer des digressions théoriques. En outre, si les références à d'autres régions d'Afrique parsèment le texte, l'on peut s'étonner de l'absence de mention de certains ouvrages fondateurs de cette anthropologie des marginaux en Afrique de l'Est, en particulier les travaux de Luise White qui auraient sans doute permis à l'auteure d'enrichir son propos d'une approche historique de l'informel et des constructions des masculinités ou des féminités. Une critique similaire peut s'appliquer au sentiment qui enveloppe le lecteur de voir un marché quelque peu « hors-sol » : qu'en est-il de l'ancrage des interlocuteurs d'A. Baral dans leur « vie d'avant le marché », dans leurs liens de parenté ou de voisinage, voire dans leurs racines « rurales » qui, si elles s'affaiblissent peut-être, n'en restent pas moins toujours signifiantes, dans leurs liens avec le « village » qui persistent à représenter un lieu essentiel pour les urbains d'Afrique de l'Est ? Ces différentes questions montrent bien la richesse de cet ouvrage qui constitue, à n'en pas douter, un texte de référence sur la vie politique et économique de Kampala.